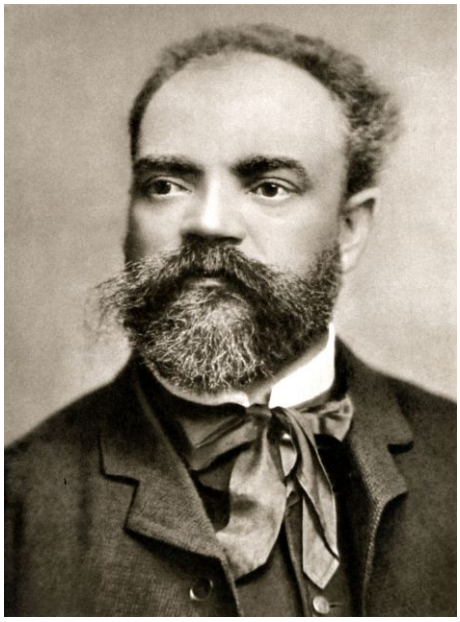
DVORAK : Symphonie n°8 Tchékoslovaque

FRANCE MUSIQUE. Jeudi 18 octobre 2018, 20h. Direct. DVORAK : Symphonie n°8 « Tcheskoslovaque». Emmanuel Krivine / ONF. Maison de la Radio, Auditorium / Moussorgski, Rachmaninov, Dvorák / Lugansky, ONF, Krivine – Concert donné en direct de l'Auditorium de la Maison de la Radio à Paris.



8ème Symphonie de DVORAK. La Symphonie n°8 est composée en 1889 en Bohème, pour l'intégration de Dvorak au sein de l'Académie des Arts de Bohème. Elle est dédicacée à l'Empreur François Joseph. Le compositeur dirige lui-même la première à Prague le 2 février 1890. Voici l'une des rares symphonies, la plus courte aussi (environ 35 mn) lumineuse et joyeuse qui s'appuie en majorité sur les motifs et thèmes du folklore populaire bohémien que Dvorak développe sans limite, avec des changements constants de rythmes, ce qui rend la texture et son énoncé, proches d'une improvisation. Enjouée voire enivré, toute la symphonie (sauf la valse parfois mélancolique du 3è mouvement) appelle à la libération de l'énergie et comme le rappelle le chef Kubelik dans une répétition demeurée célèbre, en Bohème, la trompette ne célèbre pas la bataille mais la danse… Parmi les instruments mis en avant, le piccolo et le cor anglais cisèle une orchestration parmi les plus pastorales de Dvorak (le cor anglais réalisant le chant de l'oiseau dans la réexposition du thème dans le premier mouvement).

Les quatre mouvements sont :

I Allegro con brio
II Adagio

III Allegretto grazioso – Molto vivace
IV Allegro ma non troppo

Orchestre National de France / Direction : Emmanuel Krivine

Programme

Modest Petrovitch Moussorgski
La Khovanchtchina, ouverture

Serge Rachmaninov
Concerto pour piano et orchestre n°2 en do mineur op. 18
Moderato
Adagio sostenuto
Allegro scherzando
Nikolaï Lugansky, piano

Antonin Dvorak
Symphonie n°8 en sol Majeur op. 88 B.163 « Tchecoslovaque »
Allegro con brio – Un poco meno mosso – Poco meno mosso
Adagio – Poco più animato
Allegretto grazioso – Molto vivace
Finale : Allegro ma non troppo

Compte-rendu critique, opéra. Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 28 septembre 2018. Gioachino Rossini : Il

Barbiere di Siviglia. Gamba / Rousseau



Compte-rendu critique, opéra. Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 28 septembre 2018. Gioachino Rossini : Il Barbiere di Siviglia. Ioan Hotea, Marina Viotti, Leon Kosavic, Carlo Lepore, Leonardo Galeazzi. Michele Gamba, direction musicale. Pierre-Emmanuel Rousseau, mise en scène. Virevoltant début de saison pour la maison strasbourgeoise avec un Barbier rossinien porté par une énergie débordante. **Chapeau bas à Pierre-Emmanuel Rousseau**, qui réussit comme peu de metteurs en scène avant lui à mettre en lumière la Séville classique qui baigne le livret.

Processions religieuses, Madone baroque typiquement andalouse, azulejos, patio… toute sa scénographie trouve son berceau dans la culture espagnole, un vrai régal pour les yeux. La direction d'acteurs n'est pas en reste, réglée au cordeau, d'une vivacité qui n'est jamais précipitation, franchement drôle sans jamais sombrer dans la vulgarité, un modèle du genre. Seules quelques danses façon disco sur certains mouvements rapides, un peu anachroniques et pas réellement utiles auraient pu à notre sens être évitées, mais elles n'entachent absolument pas l'impression de perfection qui se dégage de cette production. Preuve éclatante qu'une mise en scène d'opéra peut se vouloir classique sans pour autant demeurer figée.

Barbier haut en couleurs

La distribution, plutôt jeune, se révèle au diapason de ce tourbillon. Remplaçant Yijie Shi initialement prévu, **Ioan Hotea** fait valoir son émission haute et sa musicalité, mais se révèle parfois un peu bousculé dans les vocalises, son air final ayant été omis. Le ténor roumain révèle tout son potentiel comique en Don Alonso, croquant un faux musicien désopilant, son sourire niais achevant de faire crouler la salle de rire.
Figaro bondissant, le jeune croate **Leon Kosavic** incarne un barbier mauvais garçon, balafré et tatoué, profondément attachant. Mordant à pleines dents dans le texte et osant de multiples nuances, le chanteur réussit superbement, après avoir interprété à Liège le même rôle chez Mozart, son homonyme rossinien. Seules quelques vocalises savonnées et des aigus habilement escamotés ou non tenus trahissent davantage un instrument de baryton-basse que d'authentique baryton. Mais un artiste à suivre assurément, déjà d'une impressionnante maturité artistique.
Epatante de bout en bout, **Marina Viotti** réussit une Rosine parmi les plus belles qui se puissent imaginer. Véritable mezzo – une denrée devenue rare aujourd'hui –, la suissesse ne fait qu'une bouchée de sa partition, graves pleins et sonores et aigus puissants crânement dardés. La vocalisation n'appelle que des éloges, parfaitement précise autant que superbement phrasée, et l'émission vocale éblouit par son naturel absolu, qui lui permet en outre des piani splendides. Lorsqu'on aura écrit que le plumage se rapporte au ramage et que la comédienne se révèle à la hauteur de la chanteuse,

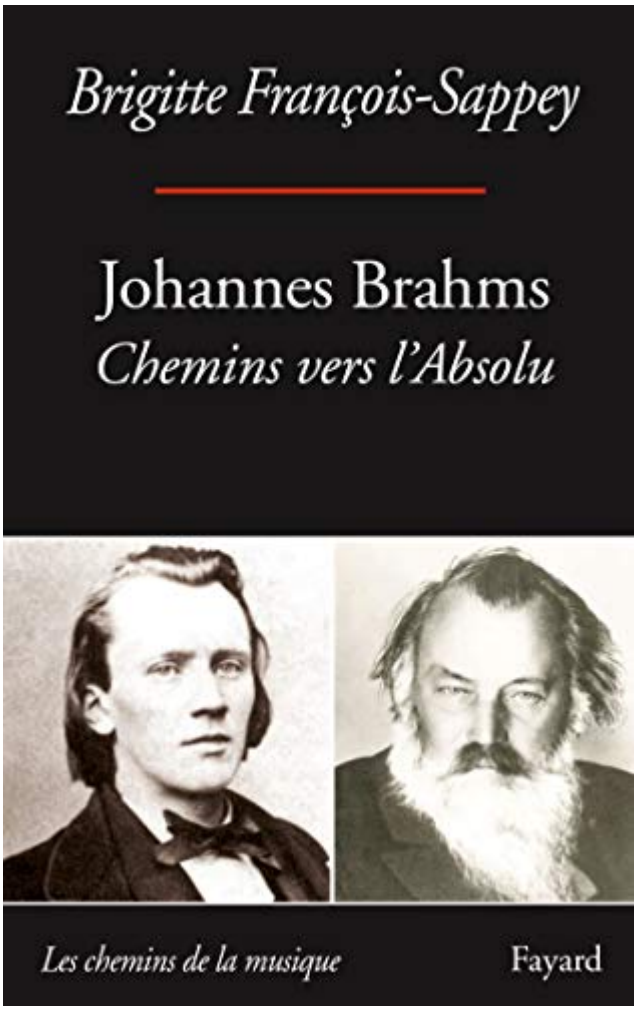
époustouflante d’humour et de justesse, on ne pourra que conclure que nous tenons là l’une des grandes artistes des années à venir.
Vieux roublard, **Carlo Lepore** connaît son Bartolo sur le bout des doigts, et son barbon est de ceux qu’on adore détester, grincheux et attachant. Le chanteur se tire superbement de sa partie, malgré quelques aigus étouffés, et on applaudit des deux mains le diseur extraordinaire qui réussit à sortir vainqueur du tempo effrayant pris par le chef durant son air, parvenant comme par miracle à rendre intelligible chaque de ses syllabes malgré la course effrénée qui se déroule sous sa voix.
Davantage baryton que basse, le Basilio effrayant comme rarement de **Leonardo Galeazzi** rafle la mise grâce à sa voix percutante, plus claire et éclatante que de coutume, et à sa présence scénique ravageuse. Toujours accompagné d’une inquiétante lueur verte et semblant sorti d’un film de Murnau, il chante son air en ré majeur, ainsi qu’on l’entend peu, donnant à la partition une brillance qu’elle n’a pas forcément un ton en-dessous.
Berta hilarante grâce à une coiffure improbable, **Marta Bauzà** réussit une incarnation à la fois drôle et sensible, notamment dans son air, très bien chanté.
Mention spéciale à l’excellent Fiorello d’Igor Mostovoi, qui donne au rôle une importance inhabituelle.
Un grand bravo aux chœurs maison, toujours remarquables, ainsi qu’à **l’Orchestre Symphonique de Mulhouse** qui rutile de tous ses pupitres. A leur tête, le chef italien **Michele Gamba** fait bondir la musique grâce à sa direction souple et aérée, en bon chef d’opéra. Une ouverture de saison haute en couleurs, saluée par un joli succès au rideau final.



Strasbourg. Opéra National du Rhin, 28 septembre 2018. Gioachino Rossini : Il Barbiere di Siviglia. Livret de Cesare Sterbini. Avec Il Conte d'Almaviva : Ioan Hotea ; Rosina : Marina Viotti ; Figaro : Leon Kosavic ; Bartolo : Carlo Lepore ; Basilio : Leonardo Galeazzi ; Berta : Marta Bauzà ; Fiorello : Igor Mostovoi. Chœurs de l'ONR ; Chef de chœur : Sandrine Abello. Orchestre Symphonique de Mulhouse. Direction musicale : Michele Gamba. Mise en scène, décors, costumes : Pierre-Emmanuel Rousseau ; Lumières : Gilles Gentner / Illustrations © K. Beck / ON Strasboug 2018

LIVRE événement, critique et annonce. Brigitte François-Sappey : JOHANNES BRAHMS : Chemins vers l'absolu (Fayard)

LIVRE événement, critique et annonce. Brigitte François-Sappey : JOHANNES BRAHMS : Chemins vers l'absolu (Fayard). C'est peu dire que l'auteure connaît son sujet. Ses Schumann demeurent des références ; ses nombreux articles et opuscules sur le romantisme germanique, tout autant. C'est dire si « son » Brahms, ayant été annoncé, était attendu et particulièrement scruté. L'attente comme la lecture n'en sont pas déçus, loin de là. Tant la finesse de l'écriture, d'une exactitude toute … brahmsienne justement, régénère le mythe et la figure du compositeur né à Hambourg ; la biographie qui en découle népuise pas la lecture par une accumulation de détails lié au quotidien d'une chronologie minutieusement restituée ; mais le texte convainc par sa faculté de synthèse et sa grande érudition jamais inaccessible ni fastidieuse ; l'étude, la recherche, la rédaction fluide qui en découle, pèsent de tous leurs carats ; c'est un portrait tout en effet réfléchi, tout en nuances des plus précises et évocatrices. Un modèle en la matière. Seule réserve, le manque d'iconographie et de photos du Maître (à part la couverture et quelques rares effigies émaillant le texte).



Luthérien, agnostique,

solitaire
BRAHMS le marcheur vers l’Absolu

Le JOHANNES BRAHMS (1833 – 1897) dont il est question ici, est bien le champion élu (1853) par Schumann avant de mourir, prophète d’un « classicisme moderne » sans égal, porté au sommet par Schoenberg, et qui de fait, releva idéalement, point par point, le défi de survivre à Schumann, son maître spirituel, son mentor, incarnant ce luthéranisme sincère mais agnostique, qui savait combien étaient essentielles les oeuvres des classiques germaniques », JS BACH, Beethoven, Haydn,… les Viennois de la première école.

Le texte en quatre grandes parties (I. Il n’est rien qu’il ne puisse entreprendre / II. Gradus ad Parnassum / III. Il n’est rien dont il ne puisse se rendre maître / IV. Par-delà 1897. Regards sur l’avenir), analyse les vertus admirables d’un « Hercule » solitaire, marcheur inspiré qui a su synthétiser la leçon des anciens pour mieux en transmettre la vivante et constante impertinence à son époque.
Période par période, -Hambourg vite quittée, Dusseldorf et la « Rencontre avec Schumann », Vienne adorée qui le lui rendit bien, le chemin vers l’Absolu de la musique se dessine ; Brahms est un rêveur déterminé ; hors styles ; hors chapelle ; un prophète à part sur lequel le temps même semble glisser… Toutes les oeuvres de musique de chambre et les lieder, comme les opus symphoniques (dont les Concertos pour piano) et les cantates, sans omettre Ein Deutsches Requiem, sont analysés, rétablis dans le contexte de la vie personnelle , des affinités artistiques, des amitiés, et des mondanités sociales.
La question du célibat, de l’opéra, de Clara, de la barbe aussi… sont abordées avec arguments comme interprétations, celles d’une perception personnelle, à la fois originale et

surprenante.

Sont enfin élucidés les épisodes peu connus ou qui suscitaient question : « L’affaire de la Philharmonie de Hambourg », « le dilemne du hérisson », « Brahms et Wagner » et donc la « Tétralogie symphonique », « le Bach moderne », « l’appel de la clarinette », les ultimes lieder, « chants du crépuscule »… soient autant de chemins (avec un s) qui mène le marcheur déterminé vers l’idéal et l’Absolu. Lecture incontournable.

LIVRE événement, critique. JOHANNES BRAHMS, Chemins vers l’Basolu (Fayard, collection Chemin de la musique) – EAN : 9782213701646 – EAN numérique : 9782213703282 – Code article : 3287530 – Parution : 03/10/2018 – 408 pages

https://www.fayard.fr/johannes-brahms-9782213701646

BD, événement. MAUSART (éditions DELCOURT)



BD, événement. MAUSART (éditions DELCOURT). Véritable choc visuel cette bande dessinée ravira petits (et grands) tant par la beauté du dessin et des couleurs que la vivacité du scénario. La poésie de l'image accordée au mordant de l'histoire réactive ici la légende mozartienne avec une finesse et une subtilité superlative. A Vienne, l'Empereur et sa (basse cour) exige de Salieri (devenu loup) de jouer cette musique que le souverain a entendu alors qu'il passait près de la maison du compositeur officiel… Le problème est que Salieri n'en est pas l'auteur, car c'est le souriceau Mausart, habitant avec sa famille dans le pianoforte de Salieri, qui jouait alors sur le clavier une improvisation libre et fantaisiste.

Salieri force son jeune rival infiniment plus doué, et entend ravir la vedette à son insu… Mausart et sa famille se laisseront-ils faire ?

Le scénariste joue des éléments du mythe mozartien : relation à Salieri, présentation à la Cour, séduction et désir dans le cœur du souriceau, rôle du père de Mausard, coups de théâtre grâce à la flûte (enchantée),… autant d'ingrédients qui pimentent l'action de la bande dessinée qui l'élégance et l'onirisme des contes et légendes les plus anciennes. Au total 34 pages admirablement conçue qui réenchantent la figure du divin Wolfgang, avec en bonus tout un cahier de dessins et croquis non utilisés dans la bende dessinée finale, mais qui au moment de la réalisation on

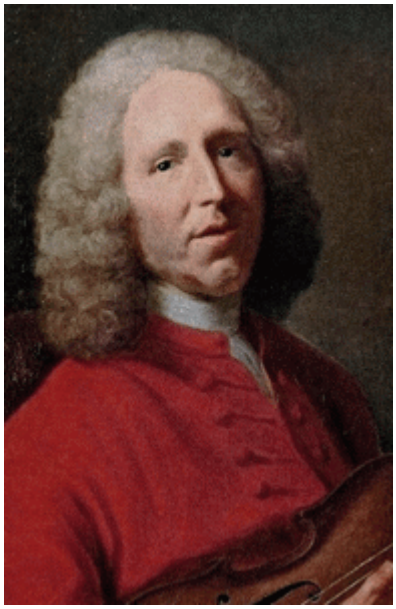
permis certainement au dessinateur de se faire la main, ciselant encore et encore situations et figures… Avouons que la perruque viennoise XVIIIè sied particulièrement à la colonie de souris qui est la protagoniste de l'histoire. A suivre. **Cadeau idéal pour les fêtes de fin d'année 2018.**

BD, événement. MAUSART (éditions DELCOURT) – Date de parution : 26/09/2018 / ISBN : 978-2-413-00258-1 – Scénariste : Thierry JOOR / Illustrateur : Gradimir Smudja. BD événement, élue « CLIC » de CLASSIQUENEWS de la rentrée 2018

LILLE. L'ONL joue l'Europe des Lumières, de Rameau à Boieldieu

LILLE, ONL : Mozart, Boieldieu, les 24, 25 oct 2018. L'Orchestre National de Lille retrouve le chef Jan Willem de Vriend (l'un des 3 chefs associés étroitement à la vie de l'Orchestre à chaque saison) dans un cycle éclectique qui s'intéresse aux écritures concertantes et déjà symphoniques de **Bach, Boieldieu, Mozart et**

surtout Rameau… Pleine immersion dans le bain bouillonnant des **Lumières**, quand le XVIIIè façonne à sa manière l'évolution de l'écriture pour les instruments.
Outre le Concerto pour harpe de Boieldieu (écrit à Paris en 1801, dans le style viennois, associant virtuosité et raffinement), rareté d'une exceptionnelle élégance, l'ONL met en lumière le feu mozartien et la sensibilité coloriste d'un Rameau décidément très moderne dans son approche et sa conception de l'écriture instrumentale. Les révélations de ce programme sont prometteuses. C'est un volet primordial aux côtés des concerts du répertoire, présentant les œuvres mieux connues des XIXè et XXè siècles.



RAMEAU / MOZART : L'EQUATION MAGICIENNE. Quelle belle idée de mettre en perspective dans le cadre d'un seul concert, Rameau et Mozart. Le premier apporte toutes les idées et les couleurs en une écriture qui célèbre le génie de la musique pure ; dans son dernier opéra Les Boréades (qu'il ne verra jamais représenté car les répétitions sont annulées au moment de sa mort, le 12 septembre 1764), Rameau « ose » un orchestre somptueux, d'un chromatisme nouveau dont le colorisme et cette sensibilité nouvelle au paysage atmosphérique annonce l'impressionnisme de Debussy. Rien de moins. C'est dire le champs expressifs qui s'offre ainsi au travail des instrumentistes de l'orchestre.
Dans **Les Boréades**, Rameau imagine les saisons (tempêtes, souffle des vents du nord, incarnés par le dieu aérien Borée et ses fils), mais aussi prend clairement partie pour les prisonniers et les esclaves torturés (en une scène de torture d'une violence inouïe, où la reine de Bactriane Alphise est malmenée par Borée et ses fils, Borilée et Calisis, à l'acte V…). Dans ses Suites de danses, qui apportent la respiration nécessaire pour équilibrer l'architecture de l'opéra, riche en

rebondissements et épreuves diverses, Rameau invente véritablement l'autonomie de l'orchestre dans le flux de l'opéra : la tempête de l'acte III, qui exprime alors la colère de Borée (lequel enlève Alphise), le paysage dévasté qui s'en suit (début de l'acte IV) indique l'essor poétique de l'orchestre, véritable acteur du drame, qui permet aussi un parallèle éloquent entre l'état de la nature et l'état intérieur et psychique du héros qui est alors en scène (au début du IV, c'est Abaris, aimé d'Alpise qui paraît, démuni, inquiet car il ne voit plus celle qu'il aime et qu'a kidnappé Borée et sa clique de vents haineux)…

En homme des Lumières, Rameau annonce l'engagement des hommes de bonne volonté et aussi ce mouvement de la sensibilité qui s'intéresse aux modulations de la Nature, en son éternel et cyclique éternité. Le défi pour un orchestre d'instruments modernes est de retrouver le style baroque déjà préclassique et préromantique (résolution des ornements, tenue d'archet, ligne mélodique à partir des temps forts et secondaires, …). L'expérience du chef est ici primordiale pour réussir ce défi de la pratique historiquement informée, qui inféode la technicité à la juste expression.



Rare les programmes qui ont l'audace de la mise en perspective, remontant jusqu'au XVIIIè, à la (re)découverte des compositeurs dont le langage a façonné aussi l'histoire de l'écriture orchestrale. Ainsi ce concert, exaltant les écritures de JS BACH, **BOIELDIEU**, MOZART et RAMEAU, rend -t-il hommage à cette période souvent boudée, où s'est construit l'essor symphonique, préparant aux grandes œuvres du plein XIXè. De sorte que l'on comprend comment tout est né, dans la 2è moitié du XVIIIè, le siècle des Lumières. Le cas de Boieldieu est emblématique de ces auteurs méconnus, oubliés, et pourtant majeurs à leur époque : bravant les aléas

politiques de son époque (né sous l'Ancien Régime, vivant sous la Terreur, célébré durant le Consulat et l'Empire, puis estimé des Bourbons, enfin ruiné par la Révolution de Juillet 1830), Boieldieu illumine cependant le genre opéra dans les trois premières décennies du XIXè, c'es à dire quand perce le génie de Rossini (Le Calife de Bagdad créé en 1800, La Dame blanche de 1825… les chercheurs et producteurs seraient donc inspirés de se pencher enfin sur son cas : un pur tempérament imaginatif, dont le génie éclectique, synthétique mêle premier classicisme, romantisme, héritage de Gluck et concurrence des italiens dont Rossini évidemment)…

Orchestre National de Lille
Programme L'Europe des Lumières
Mercredi 24 oct 2018, 20h
Jeudi 25 oct 2018, 20h
LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle



RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/leurope-des-lumieres/

BACH
Suite pour orchestre n°3

BOIELDIEU
Concerto pour harpe et orchestre

MOZART
Symphonie n° 35, Haffner

RAMEAU
Les Boréades, suite

ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE
JAN WILLEM DE VRIEND, direction musicale
XAVIER DE MAISTRE, harpe

MOZART : Symphonie n°35, « Haffner ». D'une durée légèrement supérieure à … 20 mn, selon les interprétations et leurs conceptions du tempo, la Symphonie Haffner de Mozart est écrite en juillet 1782, à Vienne, où Wolfgang vient de faire représenter l'Enlèvement au sérail, d'une violence et d'une exaltation émotionnelle inouïe. Il s'agissait alors de célébrer l'anoblissement de Siegmund Haffner qui avait demandé 6 ans auparavant à Mozart (1776) à Salzbourg, une sérénade pour le mariage de sa fille Elisabeth. Malgré une surcharge de travail, Wolfgang à Vienne livre le 3 août 1782 sa nouvelle symphonie ; c'est la capacité d'un nouvel époux, car il vient de se marier, 3 jours auparavant. Dans son plan en quatre parties, Mozart voit grand. Il joint en plus la marche en ré majeur k 408.
Le premier Allegro (con spirito) redouble d'énergie voire de frénésie exaspérée, tempérées ou plutôt canalisées par une ritournelle finale qui rappelle JS BACH que Mozart vient alors de découvrir et d'étudier minutieusement.
L'Andante qui suit, apporte réconfort et sérénité d'une sérénade toute imprégnée de calme plénitude dans l'esprit de la musique de chambre.
Le Menuetto à 3/4 indique une extension nouvelle, d'une

solidité inédite qui montre le soin de Mozart pour cet épisode purement rythmique qui apporte lui aussi dans la succession des caractérisations symphoniques, une détente faite élégance et expressivité.
Enfin, le Finale (presto, à 2/2), cultive lui aussi l'énergie jaillissante avec une claire référence à l'air du chef des esclaves Osmin dans l'Enlèvement au sérail (O wie will ich triumphieren : air de victoire des esclavagistes et des tyrans…). Selon Mozart lui-même, il convient de jouer aussi vite que possible ce dernier mouvement, comme le premier Allegro doit être aborder avec tout le feu nécessaire. De toute évidence, le brio, la légèreté embrase le tissu orchestral, fait de changements de modulations, d'harmonies et de rythmes changeants et rapides. Le feu dont parle Mozart affirme ici un grand tempérament symphonique, et l'une des grandes symphonies viennoises de Wolfgang.

_____

CD, critique. HANDEL with care / Opera Minima / Laterna Magica (1 cd PARATY)

CD, critique. HANDEL with care / Opera Minima / Laterna Magica (1 cd PARATY). A l'instar de la fameuse lanterne magique dont le dispositif plutôt simpliste et réduit permettait aux particuliers de s'enchanter des derniers événements spectaculaires à la mode, dans l'intimité de leur salon, les instrumentistes de l'ensemble bien nommé **Laterna Magica** savent maîtriser l'exercice de la réduction (et de la transcription, grâce en majorité, à leurs compétences propres), et exprimer souvent la virtuosité élégante et poétique du **Haendel lyrique…** mais, c'est la singularité et le défi de ce programme, … sans les voix. Ici, le chant est celui principalement des deux flûtes à bec, auxquelles répondent le geste tout aussi libéré et inventif du violoncelle et du clavecin.



Inspirés aussi par l'activité de l'éditeur londonien John Walsh, qui a publié en 1711, nombre de recueil proposant en effectif réduit, duos et airs célèbres de l'opéra Rinaldo par exemple (déjà pour 2 flûtes et basse continue), les quatre musiciens revisitent ainsi 5 opéras mythiques de Haendel, à commencer par Agrippina (1709), tout en sensualisme le plus ardent (transcription de l'air de Poppée : « Vaghe perle… »), sans omettre Rinaldo et Radamisto, jusqu'à Giulio Cesare de 1724 qui en est l'opus le plus tardif. Evidemment le phrasé n'est pas le même, la ligne vocale originelle étant tour à tour incarnée par un ou deux instruments, dont on ne saurait trop louer la belle agilité musicienne.

Audacieux dans ses transpositions pour 2, 3 et 4 instruments concertants et solistes, libre par un geste totalement assumé, soucieux de couleurs et d'éloquence, à l'instar du superbe visuel de couverture (le cœur d'une pivoine rose mordorée), l'ensemble Laterna Magica porte bien son nom et relève les défis multiples d'un programme aussi virtuose que passionné.

CD, critique. HANDEL with care / Opera Minima / Latrna Magica (1 cd PARATY). Parution : octobre 2018.

CD, critique. SALIERI : Les Horaces (Les Talens Lyriques, 2 cd Aparté – 2016)



CD, critique. SALIERI : Les Horaces (Les Talens Lyriques, 2 cd Aparté – 2016). Versailles, 1780… Un certain engouement défendu par le milieu parisien et versaillais, s'est récemment porté (avec plus ou moins de réussites) sur les opéras créés à Versailles sous le règne si court de Louis XVI et Marie-Antoinette ; soit pendant les années 1780 (décennie faste il est vrai, pour les arts du spectacle / comme si avant la révolution à venir, au bord du gouffre, les patriciens et les nantis de l'ancien régime, s'en donnaient à cœur joie dans une ivresse aussi intense qu'insouciante). L'époque est au grand spectacle, avec tableaux spectaculaires voire terrifiants, ballet développé et aussi intrigue sentimentale qui « humanise » tout cela.
Nous avions déjà pu mesurer dans le cadre du même courant de résurrections, les fameuses **Danaïdes**, **opéra antérieur du même Salieri, créé en 1784** à Versailles également mais sur un sujet

tiré de l'Antiquité (certes la plus sanglante et tragique : car il y est question d'un massacre en bonne et due forme… LIRE ici notre critique des Danaïdes de Salieri, également restitué par Les Talens lyriques en 2013 et une partie de la distribution des Horaces…).
http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-salieri-les-danaides-christoyannis-van-wanroij-rousset-2013/

Versailles, 1786
Les Horaces… la tragédie cornélienne selon Salieri



Avant le « grand opéra romantique » (fixé au siècle suivant par Spontini et Meyerbeer, dans la suite de Rossini (on le voit : que des étrangers), le XVIIIè français, sait lui aussi s'ouvrir à la diversité et aux talents extérieurs, puisque après Rameau (le dernier grand génie lyrique hexagonal, après Lully), c'est le Chevalier Gluck qui opère la réforme de l'opéra français au début des années 1770 : pour revitaliser un genre qui se

sclérosait, – la tragédie en musique (hérité de Lully), Rameau d'abord, puis Gluck, puis à partir des années 1780, une colonie de compositeurs étrangers paraissent à la Cour et présentent leur conception du drame lyrique. Gossec, Vogel, Johann Christian Bach, mais aussi les Napolitains (Sachini, Piccinni), puis Salieri, autorité européenne, surtout viennoise, apportent chacun leur éclairage à l'édifice lyrique français.
Avant la Révolution et comme les prémices du chaos à venir, la nervosité, une certaine frénésie (gluckiste) se mêlent alors à la ciselure nouvelle des affects, au moment où la notion de sentimentalité s'impose et avec elle, les germes du romantisme.
Après donc Les Danaïdes, opéra sanglant dont le tableau du massacre perpétré par les vierges Danaïdes état un prétexte spectaculaire, voici (avant Tarare, perle lyrique des Lumières, bientôt abordé dans la suite du visionnaire en la matière, Jean-Claude Malgoire), Les Horaces, créé en 1786, au moment où David fixe pour Louis XVI, les règles nouvelles de l'art pictural, ce néoclassicisme à la clarté expressionniste, elle aussi nerveuse et immédiatement intelligible (Le Serment des Horaces, présenté au Salon de 1784).

NEOCLASSICISME TRAGIQUE… C'est la période où il n'est pas d'acte héroïque s'il ne produit pas de sacrifice. Du peintre au compositeur, circule une évidente célébration du radicalisme héroïque, à peine tempéré ou adouci par la tendresse de quelque personnage isolé (ainsi sœur d'Horace, Camille dont l'amour sincère infléchit réellement le cœur du Curiace… mais en vain). Ici, la destinée individuelle est broyée par la machine de l'implacable Histoire : les pères (le vieil Horace, obstiné, suicidaire) transmettent aux fils, l'esprit de haine et de vengeance, faisant peser la menace de l'extinction de la race. Meurtre, tuerie, vengeance et jalouse

haine, hargne, possession, déraison… sont les ferments des livrets d'alors, prétextes évidemment à de passionnantes mises en musique.
Avec Salieri (sur les traces de Corneille), qu'en est-il ?

On ne saurait trop louer l'effort qui produit cette résurrection salutaire, indice d'une époque lyrique qui pourrait pas sa diversité et les profils invités, être présenté comme un véritable âge d'or du spectacle lyrique en France. 10 ans avant la Révolution, la Cour de France produit quantité d'ouvrages les uns plus passionnants et saisissants que les autres. Ce n'est pas ces Horaces qui contredisent la tendance. La grandeur morale de chaque figure, et dans chaque clan opposé, incarne un idéal louable.
A l'heure où l'opéra français tente de se réinventer, en particulier comme dans le cas des Horaces, en revisitant les textes classiques du siècle précédent, ici, celui de Corneille, Salieri s'attèle à une tragédie romaine au français le plus noble, porteur de sentiments exacerbés.
Las, la tension essentielle et sa forme expressive première : la langue est malheureusement bien mal défendue dans cette interprétation qui recherche surtout la nervosité et l'expressivité : rares sont les chanteurs, malgré la qualité de leur timbre et une certaine élégance de style, à savoir maitriser totalement la courbe tendue du verbe cornélien : une seule chanteuse suffit à démontrer ce qui fait les limites et une certaine séduction : **Judith van Wanroij**, qui a fait des héroïnes altières ou princières, sa spécialité, mais si discutable quand on l'écoute yeux fermés, tentant – vainement de deviner ce qu'elle dit : c'est tout le relief sémantique d'un Corneille plutôt inspiré alors (Les Horaces, 1640) qui disparaît de façon dommageable. Clarté, déclamation tendue et naturelle, ferme et tendre, héroïque et tragique doivent évidemment inféodé tout l'édifice à l'orchestre comme de la part de chaque soliste. Quel plaisir alors d'écouter la fine fleur des ténors français actuels : **Cyrille Dubois** (Curiace), **Julien Dran** (Horace) : leur intelligibilité rend encore plus

exaltant le relief d’un texte nerveux, musclé qui les affronte sans ménagement, jusqu’à la mort. Pour les deux voix masculines, le présent album mérite tous les suffrages. Quel nerf et quel style ! D’autant que l’orchestre sert cette frénésie postgluckistes avec une tension permanente. Même engagé articulé et bien déclamé de la part de **Jean-Sébastien Bou** qui fait un vieil Horace, animé par la vengeance.
C’est du David sur scène, une peinture vivante et palpitante du mot déclamé, la claire et noble expression des passions les plus rivales et les plus extrémistes.
Salieri a le sens du rythme : scènes de foule et bataille, attendrissement tendre (duo Camille / Curiace), cas de conscience de Curiace, entre loi et devoir, sentiment et désir, le théâtre lyrique s’exalte, s’embrase même. Il reste incompréhensible qu’au moment de la création, une partie du public ait ri plutôt qu’il ait été touché par cette lyre abrupte et acerbe où coule un sang facile, et se dressent des orgueils pourtant sincères et chacun légitime… les interprètes à la création furent-ils en dessous des défis conçus par Salieri ?Après 3 représentations en décembre 1786, le second opéra de Salieri en France disparut totalement. Belle recréation.

Antonio Salieri (1750-1825) : Les Horaces

Judith Van Wanroij, Camille
Cyrille Dubois, Curiace
Julien Dran, le jeune Horace
Jean-Sébastien Bou, le vieil Horace
Philippe-Nicolas Martin, L’Oracle, un Albain, Valère, un Romain

Andrew Foster-Williams, Le Grand-Prêtre, le Grand-Sacrificateur
Eugénie Lefebvre, Une suivante de Camille
Les Chantres du Centre de musique baroque de Versailles
Olivier Schneebeli, direction
Les Talens Lyriques / Christophe Rousset, direction

2 cd APARTE AP185 – enregistrement réalisé en 2016. CD1 : 55’33
/ CD2 : 30’10

LILLE, ONL : saison 18 – 19, 3è saison d’Alexandre Bloch



LILLE, ONL : saison 18 – 19, 3è saison d’Alexandre Bloch. La grande affaire de cette nouvelle saison symphonique qui s’annonce sous les meilleurs auspices reste pour Alexandre Bloch, l’intégrale des Symphonies de Mahler, dont le premier volet, – les 5 premières Symphonies, seront présentées en un cycle continu, de février à juin 2019.



Orchestre National de Lille 3 programmes sous la direction d’Alexandre Bloch

OCTOBRE en tournée… Auparavant, en octobre et novembre 2018, le chef poursuit un travail spécifique et en profondeur avec les instrumentistes de l’ONL Orchestre National de Lille. après avoir inaugurer la nouvelle saison les 27 et 28 septembre derniers, chef et orchestre partent en tournée à **Hazebrouck (5 oct)** et en **Corée (Séoul, Dagjin, Daejeon, Incheon, les 9, 11, 12 et 13 octobre)** dans un programme « Sortilèges symphoniques », associant Chabrier (Fête polonaise), Ravel (Pavane pour une infante défunte), Stravinsky (Suite de l’Oiseau de feu), et le Concerto pour violon de Tchaikovsky (soliste : Nemanja Radulovic).

Vendredi 5 octobre 2018 : Hazebrouck, espace Flandre, 20h30
Sortilèges symphoniques
Soliste : ELENA URIOSTE, VIOLON
Infos et réservations au 03 28 49 51 30 ou 03 28 44 28 58
http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/sortileges-symphoniques/

JUST PLAY : travail d'orchestre… Puis Alexandre Bloch, s'engage pour une expérience qui décloisonne les frontières du concert classique, et réalise un nouveau dispositif intitulé « JUST PLAY » : plongée au cœur de l'orchestre, le 30 oct, 20h : dans l'auditorium du Nouveau Siècle de Lille, les spectateurs découvrent d'abord, comment les musiciens de l'orchestre découvrent une nouvelle œuvre ; puis travaillent et répètent afin de l'interpréter ensuite devant eux : découverte, travail, répétition puis concert final ; c'est toute la chaine préparatoire qui précède le concert, c'est toute la préparation qui mène au concert qui s'offrent ainsi aux spectateurs; permettant à chacun de comprendre, suivre, mesurer les progrès des instrumentistes, la communication du chef… Voici donc la 3è expérience JUST PLAY pilotée par Alexandre Bloch. Après Danses de Galanta (Kodaly) et Alborada del Gracioso (Ravel), quelle est la partition qui sera ainsi travaillée, approfondie devant le public, ce mardi 30 octobre 2018, 20h?

Mardi 30 octobre 2018, 20h
Lille, Auditorium du Nouveau Siècle
JUST PLAY

Une nouvelle œuvre en répétition puis en concert
RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/just-play/

IBÉRISMES… Dernier volet 2018 pour Alexandre Bloch, le programme « Incandescences espagnoles », les 22 et 23 nov 2018, éclaire la passion ibérique des compositeurs français au début du XXè (matière cristalline scintillante d'Iberia de Debussy ; frénésie et caractère d'Alborada del Gracioso de Ravel), mais aussi la fièvre espagnole à sa source, celle de Granados et Turina, comme celle du guitariste et compositeur catalan Cañizares dont le Concert Al Andalus pour guitare, sera ainsi créé, à la mémoire de Paco de Lucia qui fut son ami.

Jeudi 22 nov 2018, 20h
Vend 23 nov 2018, 20h

LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle

RAVEL
Alborada del Gracioso
GRANADOS
Intermezzo de Goyescas
CAÑIZARES
Concerto flamenco
Al-Andalus pour guitare
"À la mémoire de Paco de Lucía"
[création française]

DEBUSSY
Iberia
TURINA
Danzas fantásticas

RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/incandescences-espagnoles/



3è saison d'Alexandre Bloch comme directeur musical de l'ONL Orchestre national de Lille. Programmes et concerts d'octobre et de novembre 2018. Tournée en Corée, Just Play, Incandescences espagnoles…
TOUTES LES INFOS, le programme détaillé des concerts sur le site de l'ONL Orchestre National de Lille saison 2018 – 2019

CD, coffret, événement, critique. MENDELSSOHN : Symphonies et ouvertures (LSO Gardiner, 4 SACD, 1 Blu ray

LSO 2014 – 2016)



CD, coffret, événement, critique. MENDELSSOHN : Symphonies et ouvertures (LSO Gardiner, 4 SACD, 1 Pure Audio Blu ray LSO0826 / Londres 2014 – 2016). Lecture vivifiante. C'est peu dire que l'approche du « baroqueux » **Gardiner** apporte l'exaltation et le sens du relief et du caractère à l'écriture d'un Mendelssohn, plus dramatique et âpre qu'on imagine ordinairement. **Enregistrées au Barbican de Londres, en 2014 et 2016** principalement, les ouvertures et symphonies constituant une intégrale très séduisante, de Mendelssohn bénéficient sous la direction de Gardiner d'une évidente et saine motricité, avec de réelles trouvailles stimulantes dans le relief de certains pupitres : bois, cuivres (n°5 Réformation, 1832), cordes et bois (Lobgesang n°2, 1840).
La musique de scène de **A Midsummer night's dream** (1842) quant à elle gagne un surcroît de théâtralité mesurée, affûtée, avec en plus des instruments très individualisés, et mis en avant par la prise de son, le concours des comédiens et des chanteurs et choristes, eux aussi, parfaitement intégrés à l'écrin orchestral.
Ce qui frappe immédiatement l'écoute (n°2 et n°5) c'est la vitalité de l'approche, une tendresse juvénile et ardente qui emporte les cordes principalement et font par exemple toute la vive exaltation du premier volet maestoso con moto de la Sinfonia d'ouverture de **la n°2 Lobgesang** ; l'élan des sections chorales, frappées et portées par un pur esprit de conquête. Ou encore l'onctueuse mélopée cantabile de l'Andante pour deux voix (et cor)… Gardiner dévoile l'ample tendresse qui soustend tout l'édifice de cette symphonie cantate, ou chant de

louange. S’y écoule la facilité du compositeur, auteur de somptueux oratorios, habile magicien et conteur, jouant des effectifs, des formes diverses pour solistes et choeur.

Accomplissement du LSO London Symphony Orchestra Mendelssohn, articulé, dramatique, fervent sous la conduite de John Eliot GARDINER



Le souffle de la majesté la plus grandiose mais sans emphase, puis l’appel de cuivres (au relief vif argent) auquel répond le mystère des cordes dans l’énoncé de « l’Amen de Dresde » (que reprendra Wagner ensuite dans Parsifal) assure l’ancrage tellurique, l’expression d’un drame viscéral et terrien dans la réalisation **la somptueuse n°5** « Réformation » commencé dès décembre 1829, quand Mendelssohn fait créer la Saint-Matthieu de JS Bach : c’est un massif inouï par son ampleur

sans vanité ni boursouflure démonstrative (grâce à la direction mesurée, équilibrée, ardente de Gardiner), marqué ici par le poids du fatum. Mendelssohn, juif baptisé dans la foi catholique, célébrant ici la Réforme (le tricentenaire de la confession d'Augsbourg pour 1830), signe sa symphonie la plus ambitieuse par son ton spectaculaire qui associe mystère fervent et grandeur colossale. La Réformation est assurément la pièce maîtresse de cette intégrale symphonique du LSO piloté par Gardiner.

A ranger au crédit des révélations, les ouvertures véritablement opératiques, condensés d'idées dramatiques à la hauteur du sujet ; ainsi **Ruy Blas** (ouverture composée en 1839), d'après la pièce si « détestable » de Hugo. Le feu tragique, le souffle amoureux manipulé, l'ambition dévoyée et elle aussi instrumentalisée par le redoutable Salluste (lequel se venge de la reine qu'il humilie grâce à la naiveté du jeune Blas dont il a fait un faux « grand d'Espagne »… le souffle de Mendelssohn, sa verve héroïque sont magnifiquement exprimés grâce à la fluide nervosité des instrumentistes galvanisés par le chef.

La Symphonie la plus exaltante demeure la coupe frénétique, exaltée et printanière – schumanienne, de **l'Italienne n°4 (1833)** : d'une irrépressible énergie primitive, primesautière, au souffle originel, méditerranéen, à 100 lieues des brumes de l'Ecossaise. Et de fait, un peu enlisée, fumeuse. Ici le brio solaire s'impose et s'affirme d'un bout à l'autre, avec cette vivacité plastique que Gardiner sait insuffler à tous les mouvements. C'est comme si le cycle retrouvait une sorte d'évidence londonienne, n'a t elle pas été créé ans la cité de Shakespeare en 1833 ? Et avec un remarquable succès, célébrant le génie d'un jeune homme de 21 ans, heureux voyageur après son tour italien (Venise, Florence, Rome). En Italie, où Berlioz est aussi présent (malheureux pensionnaire de la Villa Medicis), Mendelssohn ne ovit pas tant l'essor des arts.. que la beauté exaltante de la nature en ses paysages enchanteurs : l'Italienne exprime cet enthousiasme né dans la contemplation enivrée des motifs naturels.

La Saltarelle (danse napolitain sautée, découverte en 1831) porte tout l'élan du dernier mouvement, lui aussi d'une irrépressible exaltation. **Les musiciens du LSO London Symphony Orchestra relèvent chaque défi de chaque mouvement**, dans son déroulement formel et ses évocations, pastorales ou rythmiques dont ils font une transe superbement articulée.
Autre superbe réalisation l'ouverture, vraie opéra miniature sur son sujet bien identifié, « **Calm sea and Prospero's voyage** » **(1828)** : l'opus 27 regorge d'idées et de somptueuses parures instrumentales où règne surtout l'éloquence enjouée, motrice des flûtes qui dit cette jubilation de l'instant dont est prolixe l'écriture d'un Mendelssohn toujours exalté mais noble et racé. Gardiner manie la baguette avec une étonnante vivacité, caressant les arêtes de l'architecture, tout en détaillant toutes les trouvailles en terme de timbres… cela coule et s'électrise avec un panache et une certaine grandeur primitive absolument irrésistible. Belle restitution là encore. On peut en dire de même pour les autres ouvertures parmi les mieux connues, souvent jouées comme épisodes dans les programmes symphoniques ici et là en concert, comme **la Grotte de Fingal des célèbres Hébrides (1832)**, emmenée avec une même souple exaltation.

La prise live ajoute à la vivacité et à l'éloquence des sessions ainsi enregistrées. Le coffret compose une intégrale très séduisante. D'une tenue irréprochable, passionnante qui sait caractériser sans emphase l'intense théâtralité des symphonies et des ouvertures. Le coffret publié par le LSO réunit donc en une seule boîte, les 5 cd enregistrements séparés publiés jusque là. La totalité par son unité et sa cohérence dramatique comme poétique rend légitime cette compilation formant intégrale. Très recommandable, donc CLIC de CLASSIQUENEWS de l'automne 2018

_____

_____



CD coffret événement, critique. MENDELSSOHN : Symphonies et ouvertures. LSO London Symphony Orchestra / John ELiot Gardiner (2014 – 2016, 4 sacd, 1 audio Pure Blu ray – LSO LIVE collection)
+ D'infos sur le site du LSO live : https://lsolive.lso.co.uk/collections/sir-john-eliot-gardiners-mendelssohn-cycle

---

TOURS, Opéra. CONCERT, DEBUSSY par Robert HOULIHAN



TOURS, Opéra. CONCERT, DEBUSSY, les 6 et 7 oct 2018. Déjà invité, révélant une complicité stimulante avec les instrumentistes de » l'Orchestre maison » (l'OSRCVDLT, c'est à dire **Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours**), le chef **Robert Houlihan** défend avec ampleur, profondeur, acuité et un remarquable sens des détails comme de l'architecture

globale, ce foisonnement scintillant d'un Debussy « impressionniste » ; comme les peintres de la période, le compositeur du XXè, illustre cette révolution musicale et symphonique qui comme Picasso a réinventé le langage artistique et l'esthétisme au début du XXè, et proposer de nouvelles dimensions et sensations, liées certes à la couleur, mais aussi au sentiment du plein air : la mer, l'air, le souffle des éléments. Il n'est pas une écriture plus atmosphérique que celle de Debussy…
Pour preuve ce programme prometteur présenté dans le cadre de la saison symphonique de l'Opéra de TOURS, centre très actif en matière de symphonisme ardent : d'abord, Pelléas et Mélisande de… Fauré ; puis Printemps et Prélude à l'Après midi d'un faune de Debussy, enfin, cycle orchestral majeur, rarement donné en tant que tel, Suite pour orchestre ou plus précidément *Symphonie* d'après la matière musicale de son opéra **Pelléas et Mélisande (1902)**, et ici dans la version pour orchestre signé Marius Constant (1982). 2 représentations événements qui inaugurent aussi la saison symphonique de l'Opéra de TOURS, tout en célébrant le génie de Debussy, célébration opportune pour l'année 2018 qui est celle du centenaire CLAUDE DEBUSSY.



Actuellement à l'Opéra de Tours, **la création mondiale des Fées du Rhin, opéra méconnu et pourtant saisissant de Jacques Offenbach** (version française originale de 1864) : VOIR notre teaser et notre reportage création mondiale des Fées du Rhin de Jacques Offenbach à l'Opéra de TOURS, **28, 30 sept et 2 oct 2018**

RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.operadetours.fr/debussy-6-7-oct

Gabriel FAURÉ
Pelléas et Mélisande, suite Op.80

Claude DEBUSSY
Printemps, Suite symphonique

Prélude à l'après-midi d'un faune

Claude DEBUSSY | Marius CONSTANT
Pelléas et Mélisande – Symphonie (1983)

Direction musicale : **Robert Houlihan**
Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

Conférences de présentation des œuvres
Samedi 6 octobre- 19h00
Dimanche 7 octobre – 16h00
Grand Théâtre – Salle Jean Vilar
Entrée gratuite

PRÉSENTATION DES ŒUVRES… Les oeuvres choisies mettent à l'honneur l'inspiration orchestrale de Debussy, de Printemps (hymne à la Nature en son éveil, datant de son périple à la Villa Médicis, 1887), à Prélude à l'Après midi d'un Faune de 1894, pièce magistrale pour le ballet éponyme dansé, chorégraphié par Nijinsky pour les ballets Russes à Paris. Le sujet en est le désir et l'extase érotique d'un jeune faune…
Enfin place au texte de Maeterlinck, Pelléas et Mélisande, pièce théâtrale de 1893, mise en musique par Fauré tout d'abord, en 1898 (Suite pour orchestre) et opéra … par Debussy (1902) avec la réussite que l'on sait. En 1983, Marius Constant déduit des 5 actes, un cycle des meilleurs passages symphoniques, pour composer une nouvelle symphonie, exprimant grâce au chant des instruments seuls, la force, la violence et la poésie de cette histoire d'amour tragique, entre deux adolescents trop naïfs, dans un monde à l'agonie (le royaume d'Allemonde gouverné le vieux roi Arkel)…